

The illustration is a stylized, textured artwork. On the left, a large, reddish-brown, ogre-like figure with a wide, toothy grin and a long, serpentine tongue protruding from its mouth stands holding a red staff. On the right, three figures are seated against a background of golden flames. A woman in a blue and red dress with a crown sits in the foreground, pointing towards the ogre. Behind her, a man in a green robe and white turban sits, also pointing. A third figure, possibly a woman in a blue and red dress, is partially visible behind the first. The overall style is reminiscent of traditional Islamic or Persian miniature painting.

**ABDELWAHAB
MEDDEB**

**Le temps
des inconciliables**

Contre-prêches 2

SEUIL

LE TEMPS
DES INCONCILIABLES

ABDELWAHAB MEDDEB

LE TEMPS DES INCONCILIABLES

Contre-prêches 2

Édition établie et présentée par Amina Meddeb,
Hind Meddeb et Raphaël Lauro

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Cet ouvrage est publié
dans la collection « La Couleur des idées »

ISBN 978-2-02-137466-7

© Éditions du Seuil, octobre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Préface

« L'Europe et l'Islam sont ensemble identiques et différents. Notre présent se trouve profondément marqué par ce nœud qui lie l'Islam et l'Occident, lesquels ne cessent, de part et d'autre, de se regarder en oscillant entre la fascination et la révolte, entre l'acceptation et le rejet. » C'est à partir de cet état des choses si justement analysé qu'Abdelwahab Meddeb va construire une méthode, donner des arguments pour dépasser l'hostilité ou le ressentiment qui envahissent et occupent notre présent ; en Orient comme en Occident, nous sommes aujourd'hui dans des sociétés profondément divisées, où les affrontements et les malentendus se succèdent, constat qu'il résume ainsi : « L'inconciliable irrévocablement divise ; et cette division se traite par la guerre, ou dans l'extrême violence de la guerre civile. » Abdelwahab déconstruit ainsi la thèse du choc des civilisations développée par Samuel Huntington et révèle à ses lecteurs attentifs une réalité tout autre : nous vivons le temps des inconciliables. Les idéologies de la haine et du racisme se répandent et installent la guerre culturelle au sein de toutes les communautés, en Orient comme en Occident. Contre cette vague régressive et le retour des barrières identitaires, il importe de revenir à la pensée d'Abdelwahab Meddeb qui prône la construction d'une communauté à venir au-delà des communautés constituées. À l'instar d'Aragon, il défendait une vision de l'histoire universelle et transfrontalière qui déborde les origines et dépasse l'État-nation que la philosophe Simone Weil décrit comme une « violence, un élargissement de la tribu ». À la

théorie du choc, Abdelwahab oppose une éthique de l'ouverture qu'il partage avec le mystique Abû Yazîd al-Bistâmî (soufi persan du IX^e siècle) qu'il a traduit et publié (*Les Dits de Bistâmî*, Fayard, 1989). Voici comment l'un des disciples de Bistâmî interpelle son maître : « J'ai appris que tu te déplaces d'Orient en Occident en un rien de temps. » Et Bistâmî de répondre : « Cela est possible mais pénible. Tandis que le croyant essentiel, où qu'il aille, l'Orient et l'Occident sont entre ses mains : il puise où il veut. » Nous sommes bien au temps des inconciliables, où les idéologies s'affrontent à l'intérieur de chaque ensemble, loin du choc des cultures qui, comme le veulent les intégristes, ignore volontairement la complexité du monde en opposant Orient et Occident.

Face à l'irréremédiable montée de l'extrémisme religieux en terre d'islam, Abdelwahab Meddeb propose de chercher le ressort de l'ancestrale sagesse pour désamorcer le tragique que provoque l'inconciliable. Il aura mené un double combat contre l'intégrisme musulman et contre la méconnaissance de l'apport civilisationnel de l'islam en Occident : « À l'origine de l'Europe, il y a certes Athènes et Jérusalem, mais il y a aussi Rome, Bagdad, Cordoue. Telle est notre réponse sereine à ceux qui diffusent la haine par leurs appels belliqueux au nom de l'irréductibilité de l'histoire, des récits, des motifs, des figures et des concepts », écrivait-il dans ses *Contre-prêches* publiés en 2006 au Seuil.

Abdelwahab Meddeb a depuis fort longtemps compris que le pire était à venir, il n'a cessé de rappeler l'urgence de décisions politiques pour que la civilisation islamique soit étudiée dans nos écoles, car c'est par la reconnaissance de l'autre, de sa culture et de sa grandeur que viendrait le salut : atténuer la blessure identitaire des jeunes Européens issus de cette civilisation, ceux-là mêmes qui, coupés de leur culture d'origine, humiliés en raison de leur appartenance, feront les candidats rêvés au *jihâd*.

Abdelwahab Meddeb s'était assigné la tâche de prendre à leur propre piège les prêcheurs fanatiques et de déconstruire leurs discours faussement érudits à l'attention d'une jeunesse

culpabilisée et démunie. Il offre à ces excommuniés un retour en grâce en leur livrant les références qu'ils cherchent désespérément et que nos livres d'histoire se refusent encore à leur offrir. Abdelwahab Meddeb développait une approche érudite de l'islam et de sa civilisation. Cet examen est à la fois rare et précieux, peu de textes en sont nourris, alors prenons au sérieux ses paroles qui proposent à une jeunesse fragilisée, en souffrance, en quête d'identité, des raisons d'espérer en notre monde.

On aurait pu considérer ces textes comme dépassés, parce qu'ils interrogent une actualité révolue, mais aussi en raison de l'accélération du désastre qui s'est étendu depuis la disparition d'Abdelwahab Meddeb. Mais l'actualité a toujours été dans son propos l'exorde d'une réflexion plus large, articulée à l'histoire, à la pensée et à la sagesse des anciens, le retour à un corpus méconnu aussi bien des néophytes musulmans victimes de l'intégrisme comme de l'Occident dont le déni et le refus de l'islam sont anciens et constants.

Du corpus islamique classique, Abdelwahab Meddeb tire la substance pour une sortie du désastre. Il y a dans sa démarche la recherche d'un apaisement, un retour aux lumières venues de ce monde qu'il voudrait protéger de l'extinction.

C'est son analyse, sa connaissance profonde d'une civilisation mésestimée qu'il s'agit aujourd'hui de transmettre largement pour éveiller la conscience de ceux qui se fourvoient en semant la haine et la ruine dans l'espace islamique tout en prétendant le sauver. Abdelwahab Meddeb donne à découvrir la complexité et la beauté de ce monde. Toute la force de son érudition, il en use pour détourner les néophytes des discours clos et réducteurs de l'islam politique. On voudrait que la générosité de son propos devienne contagieuse afin que chacun s'attelle à extirper de sa propre appartenance les maux qui ajoutent aux maux des autres et donnent la culture de l'affrontement.

Comme il ne cesse de nous le rappeler dans ses écrits, l'islam politique n'est pas l'islam, il s'agit d'une idéologie politique identitaire qui se complaît dans le crime et la destruction au nom

d'une pureté imaginaire qui rappelle d'autres croisades pour une hégémonie illusoire et meurtrière.

Le combat contre les « sophistes » de l'islam politique est rude. Abdelwahab Meddeb ose se confronter aux prêcheurs intégristes qui sévissent dans les mosquées, relayés par YouTube et les chaînes satellitaires arabes. Sa démarche est comparable à celle de Socrate face à Calliclès dans le *Gorgias* de Platon, car il procède ainsi, *discours contre discours, verset contre verset*, comme le suggère le titre de son livre *Contre-prêches*. Il ne faut pas laisser les idéologues islamistes, maîtres en rhétorique et manipulateurs rusés, occuper l'intégralité de la scène médiatique. Abdelwahab Meddeb cherchait constamment dans ses essais politiques, ses chroniques radiophoniques et ses nombreuses tribunes dans la presse à confondre la *doxa* islamiste, en actualisant sans relâche ce que les prêcheurs ont confisqué, voire escamoté, pour enrôler les ignorants dans un combat mortifère et vain.

Aujourd'hui, sa voix nous manque cruellement, et surtout son naturel et sa faculté à circuler entre les cultures et les langues, enfant d'Orient et d'Occident. Il nous reste son œuvre et des centaines d'heures d'enregistrements radiophoniques (parmi lesquelles les archives de son émission *Cultures d'islam*, qu'il a présentée de 1997 à 2014 sur France Culture). À nous, ses proches mais aussi ses amis intellectuels et artistes, ses lecteurs et ses auditeurs de continuer à faire vivre sa pensée. Tel est l'objet de ce livre : en réunissant des dizaines de chroniques radiophoniques diffusées sur Radio Méditerranée Internationale – Médi 1 entre 2012 et 2014 et certaines de ses tribunes publiées dans la presse, nous offrons au lecteur un précieux manuel de lutte contre toutes les formes d'intégrisme.

Les chroniques d'Abdelwahab Meddeb déconstruisent le discours fanatique et sont une alternative aux analyses des politologues contemporains et autres « experts » en terrorisme parce qu'elles répondent aux intégristes religieux en les renvoyant à leur ignorance et à leur lecture univoque et littérale du Coran. Les meilleurs arguments contre le discours de propagande de Dâ'ish

ou d'al-Qâ'ida se trouvent dans les textes fondateurs auxquels ces derniers font eux-mêmes référence. Abdelwahab considérait que le meilleur moyen de combattre ceux qui détruisent et assassinent au nom de l'islam était de replonger dans le Coran et ainsi de confondre les nouveaux tartuffes. Pour le faire, il convoquait l'immense héritage théologique, philosophique, architectural et littéraire qui constitue la civilisation islamique. Son érudition lui permettait de démasquer la supercherie de l'idéologie jihadiste. Faisons en sorte que le remède parvienne au plus grand nombre, parce qu'il n'est jamais trop tard pour sauver ce qu'il reste à sauver.

Abdelwahab Meddeb s'est aussi adressé à l'Occident pour qu'il prenne conscience que l'idéologie islamiste constitue une menace pour la civilisation et pour témoigner que l'islam politique n'est pas le destin du monde musulman. Il combattait la thèse culturaliste développée par un certain nombre d'intellectuels et d'hommes politiques occidentaux qui estiment encore aujourd'hui qu'Ennahdha en Tunisie, l'AKP en Turquie ou les Frères musulmans en Égypte sont des partis politiques comme les autres. De nombreux politologues les comparent à la démocratie chrétienne, là où Abdelwahab dénonce ceux qui se disent démocrates et avancent masqués, maniant avec dextérité l'art du double discours et du syllogisme, mais dont le projet n'est en réalité rien de moins que l'exercice d'une idéologie totalitaire à l'instar de celle des partis fascistes des années 1930 ou de l'actuelle extrême droite européenne. Abdelwahab dénonçait sans relâche ce que les partis islamistes « modérés » sont vraiment : des malades de l'identité qui refusent la présence de toute altérité et dont le programme, en dernière instance, n'est autre que l'instauration de la *sharî'a*. Le danger ne vient pas uniquement des mouvements extrémistes qui passent à la lutte armée, mais bien aussi de cette *doxa* islamiste qui se répand dans l'ensemble du monde musulman et qui ne figure que l'étape qui précède l'instauration de la dictature religieuse. Abdelwahab Meddeb estimait que l'horizon universaliste, la démocratie et le respect des droits de l'homme finiraient par triompher de l'islam politique.

Longtemps, les Américains ont soutenu les militants islamistes dans leur guerre contre le communisme, incarné par la gauche nationaliste arabe, sans se soucier des conséquences qu'aurait sur le monde une telle politique.

L'Arabie saoudite a formé les prêcheurs qui officient de par le monde, vidant l'islam de sa spiritualité, le réduisant à une série de lois à respecter ; entre leurs mains, le Coran devient une sorte de mini-kit « *halâl-harâm* », coupé de sa civilisation et de son histoire. Comme les nazis brûlaient les livres de Karl Marx, Sigmund Freud, Heinrich Mann, Erich Maria Remarque ou Stefan Zweig, jugés contraires à leur idéologie, le 25 janvier 2013, les jihadistes ont brûlé les manuscrits de Tombouctou, et dès 2010, les Frères musulmans tentaient d'interdire *Les Mille et Une Nuits*, selon eux un texte « pornographique ».

Sur le terrain, le combat est inégal : les militants de la liberté en terre d'islam manquent cruellement de soutien, là où les jihadistes et les prêcheurs bénéficient de la logistique de l'Internationale islamiste financée par les pétrodollars. Les résistances citoyennes à l'hégémonie islamiste sont nombreuses, mais méconnues ; seules les violences des jihadistes se partagent les unes des médias occidentaux. *A contrario*, dans ce livre, les résistants de la société civile sont à l'honneur. Un chapitre entier leur est consacré, ils sont les artisans de ce qu'Abdelwahab désignait comme l'*œuvre bonne* : de Nazir Afzal, procureur de Sa Majesté la Reine en Angleterre à Ahmed Sha'lân, professeur d'hébreu à l'université de Rabat au Maroc, sans oublier Badra Khân, jeune étudiante de vingt-trois ans à Cambridge qui est à l'origine de la construction de la première mosquée « verte » – entendez, respectueuse de l'environnement –, ainsi que bien d'autres personnalités de la société civile, qu'elles soient célèbres ou anonymes et que vous rencontrerez à la lecture de ce livre.

Abdelwahab Meddeb n'a cessé d'interpeller l'Occident, ses intellectuels, ses politiques, les invitant à soutenir ceux qui partout dans l'espace islamique luttent contre toutes les formes d'obscurantisme, pour l'instauration de la liberté et de la tolérance.

Chaque fois que l'Europe manquait à son devoir, celui de soutenir les sociétés civiles qui se dressent contre la dictature, Abdelwahab s'insurgeait et nous alertait sur les conséquences terribles d'une politique qui choisit l'indifférence au sort de l'Autre. En ne soutenant pas les citoyens ordinaires qui sont descendus dans la rue en Syrie tout au long du printemps 2011, les grandes puissances occidentales ont laissé les extrémistes jihadistes s'emparer d'une cause qui n'était pas la leur. En renonçant à empêcher Bachar al-Assad de massacrer son peuple, ces mêmes grandes puissances ont indirectement permis l'infiltration jihadiste financée par les pétrodollars qui a donné naissance à Da'ish. Abdelwahab a assisté impuissant à la destruction des infrastructures et de la culture d'un pays qui n'est autre que l'ancienne Mésopotamie, berceau des civilisations de Sumer, de Babylone et d'Assyrie. Ces événements funestes, il les observait et les commentait au quotidien. De toutes ses forces, il s'est battu pour sensibiliser l'Europe à ces questions cruciales, pour essayer de sauver la Syrie et l'Irak du chaos. Sur son lit d'hôpital, il nous confia ceci : « Les maux qui rongent le Moyen-Orient, ses villes, ses monuments détruits, d'Alep à Mossoul en passant par Palmyre, me rendent malade. Je crois que le cancer qui me ronge est comparable à celui qui a plongé le Levant dans le chaos. Nous avons laissé des nihilistes idiots s'emparer du berceau de l'humanité. »

Amina Meddeb et Hind Meddeb

L'islam n'est pas l'islamisme

Ce qui triomphe aujourd'hui en islam, c'est la politique. Or il s'agit de la partie la plus pauvre et la moins adaptée au siècle, d'autant plus que cette visée politique s'appuie sur un dispositif juridique éculé. C'est cette part pauvre qui mobilise les énergies. Par le recours à des normes qui structurent une humanité d'un autre âge, les islamistes imposent une identité alternative à celle, d'origine occidentale, qui est assimilée à notre siècle. C'est comme si les militants islamistes voulaient faire du sujet islamique un être intempestif et anachronique. Ces deux attributs confirment l'inscription du projet islamiste dans une logique nihiliste. De fait, l'islamiste nie les valeurs de la modernité, celles qui construisent l'individu autour de la liberté et de l'égalité, sans distinguer entre le sexe, le genre, l'ethnie, la croyance. Et le propre du nihiliste est de vouloir imposer son projet par la violence.

C'est à ce défi que sont confrontées les sociétés arabes aujourd'hui, après avoir brisé en l'an 2011 le sceau qui les empêchait d'agir. Et ceux-là mêmes qui ont enclenché le processus révolutionnaire se trouvent dépités, car ils ont agi selon les principes du droit naturel par les moyens de la résistance et de la désobéissance civiles, loin de la référence religieuse. Au nom de la liberté, de la dignité, de l'égalité et par la non-violence, ils ont abattu des systèmes politiques arbitraires, corrompus, iniques. Ensuite, après plusieurs mois de gouvernement transitoire, le passage par les urnes a révélé l'hégémonie islamiste partout, en Égypte, en Tunisie, mais aussi au Maroc. C'est le choc de découvrir à nu les pays réels.

Or le pays réel est islamique, et non islamiste. Toute la nuance est là. Pourquoi la référence islamique à laquelle les peuples s'arc-boutent a-t-elle été rabattue sur l'islamisme, c'est-à-dire sur la part la plus pauvre de l'islam ? Affinons encore les contours de l'islamisme. Par lui se confirme la clôture qu'a connue l'islam à l'époque médiévale, celle qui a substitué à la controverse théologique le contrôle de la société par le culte et la norme. Cette politique a produit une censure sociale qui a instauré un ordre moral empêchant l'avènement d'un sujet jouissant de la liberté. Mais même ce système coercitif demeurerait utopique. La société ne s'y conformait pas. Elle rusait pour s'assumer comme organisme mû par l'élan vital. Elle savait aménager les espaces de la transgression pour échapper à la contrainte de l'autorité théologique et politique. Il suffit de lire *Les Mille et Une Nuits* pour s'en convaincre. Et l'islamiste d'aujourd'hui rêve de concrétiser dans le réel ce que l'histoire a révélé comme irréalisable. Il est vrai que, sans l'argent du pétrole, l'islamisme n'aurait pas eu les moyens de sa politique. L'argent arabe arrose en effet cette idéologie dans sa double version, *soft* avec les mouvances qui émanent des Frères musulmans, *hard* avec ceux qui se sont appelés salafistes et qui ne sont, en vérité, que des wahhabites purs et durs. Leur propagande transmise par les télévisions satellitaires a corrompu le sens commun islamique jusque dans des pays où la sécularisation est avancée, comme la Tunisie.

Pourtant, l'islam auquel les sociétés en question se sentent profondément fidèles, cet islam n'a pas à être cédé aux islamistes et à leur interprétation réductrice. Nous n'avons pas à laisser cette référence symbolique et imaginaire aux nihilistes. Ceux-ci l'utilisent comme réponse à la crise des valeurs que connaît le monde. Ils croient trouver dans l'islamisme l'antidote à la ruine de l'humanisme et au soupçon qui corrompt l'universalisme. C'est au bord de ce désastre que l'islamisme agit comme nihilisme. Son action militante est favorisée par l'impunité dont jouit la finance internationale qui a su imposer sa vision de la mondialisation.

Il est de notre devoir de dénoncer dans le projet islamiste une supercherie. Et une politique inefficace. Le salut des sociétés qui tiennent à leur référence islamique ne viendra pas du nihilisme islamiste. D'ailleurs, certaines tendances islamistes le pressentent. C'est la raison pour laquelle leurs inspirateurs abandonnent leur prétention idéologique et entrent davantage dans la logique de la technique politique qui consacre le pragmatisme. Ce qui les conduit à procéder à nombre d'accommodements, sinon de palinodies. Cette adaptation au réel, au prix de l'infidélité aux principes, n'est pas seulement éclairée par le double discours et par le recours à la tactique afin d'atteindre un but stratégique. On peut en effet y voir la possible mutation de l'islamisme en démocratie islamique.

Mais, dans ce passage éventuel de l'islamisme à la démocratie islamique, la contrainte de la norme résistera. Le moralisme ne sera pas évité, même si l'on se dégage des rets de la loi religieuse. Je crains que la loi religieuse ne soit réintroduite dans la société par la coutume et cela ne peut que porter atteinte à la liberté et en restreindre le champ d'application. Les conditions de cohabitation entre séculiers et religieux, laïcs et islamistes, pratiquants et négligents, dogmatiques et penseurs libres, prudes et libertins risquent d'être troublées par un conservatisme qui ne peut que brider la liberté des mœurs. Et ce n'est pas par un tel moralisme élémentaire et médiocre qu'on restaurera les valeurs de l'humanisme et de l'universalisme en crise.

C'est pour répondre à cette crise que nous avons besoin de revenir à l'Islam comme civilisation, et puiser dans son fonds glorieux de quoi participer à la réorientation du siècle. Par ce moyen, nous restaurons la pertinence de la référence islamique. Nous abandonnons, de cette référence, cela même qui est fétichisé par les islamistes nihilistes, à savoir le politique et le juridique. Et nous y privilégions l'éthique et l'esthétique. Ces deux directions, nous les cueillons de la matrice islamique qu'est le Coran même. En effet, notre lecture du Coran privilégie l'éthique à la loi. Nous n'inventons rien : cette hiérarchisation est littéralement exprimée

dans la sourate V, la dernière révélée, porteuse du message ultime qui se reconnaît à travers le verset 3 : « Aujourd'hui, j'ai parachevé pour vous votre religion. » Dans cette sourate, deux versets après celui en lequel la tradition exégétique identifie l'interdit des boissons alcoolisées, il est dit : « À ceux qui croient, effectuent l'œuvre salubre, nulle faute n'est imputable en matière d'alimentation tant qu'ils se prémunissent et croient... » (Coran, V, 93). Dans cette insistance sur l'acte « utile », « salubre » (*'amal al-çâlihât*), se fonde le primat de l'éthique. L'expression revient une soixantaine de fois dans le Livre saint, plus que le mot *çalât*, « prière ». Nous la retrouvons, dans la même sourate, au verset 69 : « Ceux qui croient, ceux qui judaïsent, les Sabéens et les Chrétiens, à condition de croire en Dieu et au Jour dernier, et d'effectuer l'œuvre salubre, point de crainte pour eux. » Et le verset 48 de cette même sourate V fait de l'émulation éthique le critère de l'élection et du salut avant l'identification de la croyance : « À chacun de vous, nous avons ouvert un accès, une voie. Si Dieu avait voulu, Il aurait fait de vous une communauté unique : mais Il voulait vous éprouver en Ses dons. Entrez en course pour les bonnes œuvres vers Dieu » (*istabiqû al-khayrât ilâ Allâh*). Ce primat de l'éthique sauve l'altérité et instaure ce que certains ont appelé une « théologie des religions », reconnaissant la cohabitation des alliances dans le siècle des siècles, notamment à travers leurs formes juive, chrétienne, islamique.

Et la portée esthétique est, elle aussi, en puissance dans le texte coranique. Elle est incarnée dans la célébration de la parole inspirée par la psalmodie et par la calligraphie, ces deux maîtres arts en lesquels se reconnaît la spécificité de la créativité islamique. Soumises à l'harmonie, aux règles des proportions, adaptant le nombre d'or et le pythagorisme à cette neuve matière, elles constituent l'une et l'autre la musique de l'esprit. Par la collaboration du Calame et de la Table pour l'inscription de la Lettre, les théosophes de l'islam reconnaissent la conjonction de l'Intellect premier et de l'Âme universelle qui donne naissance à l'existant.

Ainsi, l'acte calligraphique et la contemplation de son produit actualisent le phénomène de la Création.

Ces deux directions, éthique et esthétique, sont profondément investies par les spirituels de l'islam, les soufis. À partir d'eux, une éthique de la nuance peut être adaptée à notre temps et participer à la réparation de la crise de l'humanisme et de l'universalité. Un seul exemple peut illustrer éloquemment cette tendance. C'est celui de Tirmidhî (x^e siècle) dans son *Kitâb al-Furûq wa Man' al-Tarâduf*, traduit par Geneviève Gobillot sous le titre *Le Livre des nuances ou de l'impossibilité de la synonymie*. Ce livre est composé de cent cinquante-six chapitres qui confrontent deux synonymes pour traiter de la différence qui les distinguent tant du point de vue psychologique qu'éthique. Dans le contexte révolutionnaire qui est le nôtre, aussi bien en Tunisie qu'en Égypte où ont eu lieu et auront encore lieu des procès contre les malfaisants de l'ancien régime, je citerai volontiers le chapitre V qui traite de la différence entre se faire justice (*intiçâr*) et se venger (*intiçâm*). À cette occasion, Tirmidhî rappelle le verset coranique qui appelle à dépasser la loi du talion par le pardon : « La punition d'un mal est un mal identique, mais celui qui pardonne et qui s'amende trouvera sa récompense auprès de Dieu » (Coran, XLII, 40). Nous retrouvons là encore, dans le texte coranique, le primat de l'éthique sur la loi. Jacques Derrida ajoutera qu'il n'est de pardon que dans le pardon de l'impardonnable. Mais la question n'est pas là. La question concerne surtout le refus de la loi du talion et de son archaïsme qui continuent de rôder dans les consciences. Et de respecter au plus près les règles et les rouages de la justice pour se faire justice en faisant triompher sa cause (*intiçâr*), loin de toute forme de vengeance (*intiçâm*). C'est cet acte de civilisation qui peut être soutenu par l'éthique de la nuance proposée par Tirmidhî.

De même pour l'esthétique et la poétique qui a notamment illustré l'amour et ses ambivalences, dans la concrétisation de l'esprit par la chair, entrant dès lors en résonance avec d'autres traditions de l'expérience intérieure, notamment celles des

traditions de sagesse asiatique, tels le taoïsme et le tantrisme. Cela instaure un vécu construit autour du culte du beau qui donne sa raison d'être au souci de soi. Ainsi pourrions-nous habiter dans le monde en poète, et conduire notre vie comme une œuvre d'art. Cette démarche est tout à fait perceptible à travers l'itinéraire terrestre et céleste de l'Andalou Ibn 'Arabî, qui a connu à Tunis un séjour spirituel intense, lui en qui le divin Platon s'incarne à l'horizon de la croyance islamique.

Lorsqu'on repère les virtualités éthiques et esthétiques que recèle la tradition islamique, l'on est consterné par la mésinterprétation des nihilistes islamistes. Cette crispation sur la vocation politique de l'islam et sur son corpus normatif et jurisprudentiel a produit un nœud gordien qui fige la communauté concernée depuis maintenant près de deux siècles, depuis la découverte, par les musulmans, de l'invention politique et juridique occidentale et son refus, par peur de trahir son origine, d'être infidèle à son legs. Or, indénouable, le nœud gordien ne peut qu'être tranché¹.

1. Extraits d'une tribune publiée le 24 janvier 2012 sur le site d'information tunisien *Leaders*.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2017. N° 137463 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE